

ces étincelles dont parle l'Écriture¹, qui, courant au milieu des roseaux desséchés, les mettent tout en feu. L'auteur de la Genèse fut le Tyrtée des Hébreux. On lisait beaucoup dans la vallée du Nil. Nous en avons tous les jours des preuves nouvelles. Il est facile d'imaginer l'effet profond que devaient produire les passages que nous venons de rapporter sur des âmes aigries par les plus tyranniques exigences, accablées sous le poids d'une persécution intolérable. Les Israélites étaient là, façonnant leurs briques, cherchant la paille qu'il fallait y mêler, puisant l'eau nécessaire pour délayer la terre², succombant sous la charge excessive des travaux publics auxquels ils étaient astreints, frappés cruellement par des surveillants impitoyables. Irrités, indignés, exhalant leurs plaintes, maudissant le pharaon et ses chefs de corvée, ils se demandaient avec désespoir si le Dieu de leurs pères les avait abandonnés. — Non, le Dieu de nos pères ne nous a pas abandonnés, leur disaient alors les émissaires de Moïse; non, Jéhovah a juré aux patriarches qu'il nous donnerait la terre de Chanaan; écoutez, voici les promesses qu'il a faites à nos ancêtres, à Abraham, à Isaac et à Jacob. Et ils leur lisaient

¹ Sap., III, 7.

² Ce sont les diverses opérations de la fabrication des briques décrites par l'Exode, I, 13-14; v, et représentées sur les monuments égyptiens. Sur l'exactitude minutieuse de ce récit, confirmée spécialement par les découvertes de M. Naville à Pithom en 1883, on peut voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. II, p. 265 et suiv., et dans ce même ouvrage les figures 41 et 37, p. 269 et 220. Jamais un écrivain postérieur aux événements n'aurait pu raconter ces petits détails avec tant d'exactitude.

sans doute alors les pages de la Genèse qui rappelaient toutes ces promesses. Et ils concluaient : la servitude va donc finir; levons-nous, quittons cette terre odieuse; allons nous emparer de celle que le Seigneur nous a promise.

§ II.

*La piété filiale fait un devoir aux Israélites
de partir pour la Terre Promise.*

Mais l'auteur de la Genèse ne fait pas seulement appel au sentiment religieux, il fait aussi appel à la piété filiale. Il s'agit de prendre une résolution si importante qu'il ne néglige aucun des moyens dont il peut disposer pour arriver à ses fins. Israël doit partir pour la Palestine, puisque Dieu la lui a donnée et l'a donnée à lui seul; il doit également s'y rendre, parce que c'est là qu'ont vécu et que sont enterrés les patriarches, ses ancêtres, et parce que c'est là qu'ils ont acquis des biens. L'écrivain sacré note minutieusement les travaux et les achats qu'ils ont faits dans la terre de Chanaan.

Un chapitre tout entier est consacré au récit de l'acquisition, par Abraham, de la caverne de Makpelah, dans le voisinage d'Hébron. C'est même plutôt la minute d'un contrat de vente qu'une narration proprement dite. Tout est énuméré, jusqu'aux arbres qui poussent dans le champ où est située la caverne¹. Chacun des membres de la famille patriarcale qui sont successivement enterrés dans la grotte est indiqué à son tour²; l'achat qui en a

¹ Gen., xxiii. Cf. pour l'accord du récit avec les coutumes orientales, *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, p. 481-486.

² Gen., xxiii, 19; xxv, 9; xxxv, 27, 29; xlix, 29, 31; I, 13.

été fait est également rappelé en toute occasion¹. L'auteur résume la vie d'Abraham par cette observation : « Abraham habita de longs jours dans la terre de Palestine², » comme s'il disait à ses descendants : Voilà la terre où votre aïeul a vécu et où il est mort; refuserez-vous d'aller la prendre? La Genèse remarque également qu'Isaac y a semé du blé et que ce blé a produit au centuple³.

De même que Moïse mentionne l'achat de la caverne de Makpelah par Abraham, il mentionne aussi l'achat « d'une portion de champ, » fait par Jacob, aux Benê-Hémor, près de Sichem, et il ne manque pas d'ajouter quel prix il l'a payée, c'est-à-dire cent *qesitah*⁴.

Les puits creusés par les patriarches sont énumérés dans le récit de leur migration⁵. Moïse promet à son peuple, dans le Deutéronome, que Dieu lui donnera, quand il prendra possession de la Terre Promise, « des citernes qu'il n'a point creusées, comme des vignes et des oliviers qu'il n'a pas plantés⁶, » mais en attendant, il fait comme l'inventaire des puits qui appartiennent

¹ Gen., xxv, 10; xlix, 30; I, 13.

² Gen., xxi, 34.

³ Gen., xxvi, 12.

⁴ Gen., xxxiii, 19. La valeur du *qesitah* est inconnue. Cf. *Manuel biblique*, 7^e édit., t. I, n^o 185, p. 283-284.

⁵ L'auteur sacré indique les puits creusés par les patriarches, même en des lieux où leur race ne devait pas habiter après l'exode, tel que le pays situé au sud de la Palestine, ce qui semble bien montrer qu'Israël n'est pas encore en possession de la terre de Chanaan et que l'écrivain ignore jusqu'où s'étendront effectivement les frontières méridionales.

⁶ Deut., vi, 11.

aux Israélites, parce qu'ils sont l'œuvre de leurs pères. A Abraham appartient celui de Bersabée, pour lequel il a donné sept brebis à Abimélech, et planté un tamaris comme témoignage que ce puits est sa propriété¹. De l'histoire personnelle d'Isaac, en dehors de ce qui regarde ses enfants, l'auteur sacré ne nous raconte guère que ce qui concerne les puits qu'il fit creuser². Il en conserve soigneusement les noms : 'Éseq (dispute), Šitnah (accusation), Reĥobot (largeur), Šibe'ah (satiété). Les enfants des patriarches ne voudraient-ils donc pas recouvrer les propriétés de leurs pères? Ne voudraient-ils pas rentrer en possession de leur tombeau? Jacob n'avait pas voulu être enterré en Égypte, mais avait demandé que ses restes fussent transportés à Makpelah : « Et il leur fit ce commandement (à ses douze fils) disant : Je vais être réuni à mon peuple, ensevelissez-moi avec mes pères, dans la caverne qui est dans le champ d'Héphron l'Héthéen, dans la caverne qui est dans le champ de Makpelah, vis-à-vis de Mambré, dans la terre de Chanaan, qu'Abraham acheta à Héphron l'Héthéen, avec le champ, pour lui servir de tombeau; c'est là

¹ Gen., xxi, 25-33. La raison pour laquelle Abraham planta le tamaris (Vulgate : *nemus*), et pour laquelle l'auteur de la Genèse le rappelle, ce fut de perpétuer par un signe durable la mémoire de l'alliance qu'il avait contractée avec Abimélech et son droit de propriété sur le puits. « J'ai souvent entendu dire aux vieux fellahîn, raconte M. Clermont-Ganneau, que lorsqu'on voulait fixer à jamais une limite contestée, on creusait après accord une fosse dans laquelle on enterrait des coquilles d'œufs et du charbon, et à côté l'on plantait un tamaris [arbre de longue vie], c'est-à-dire l'arbre même planté par Abraham. » *Revue critique*, 1879, p. 182-183.

² Gen., xxvi, 15-33.

qu'ont été enterrés Abraham et Sara sa femme; c'est là qu'ont été enterrés Isaac et Rébecca, sa femme; c'est là que j'ai enterré Lia. Le champ et la caverne qui s'y trouve ont été achetés aux Héthéens¹. » Quand Jacob fut mort, « ses fils exécutèrent ce qu'il leur avait commandé, et ses fils le portèrent à la terre de Chanaan, et ils l'enterrèrent dans la caverne du champ de Makpelah, qu'Abraham avait achetée avec le champ, pour posséder un tombeau, à Héphron l'Héthéen, vis-à-vis de Mambré². »

L'auteur de la Genèse, dans ces quelques lignes, rappelle ainsi à satiété des circonstances qui ont été déjà rapportées plus haut tout au long. Pourquoi tant d'insistance à raconter en détail ces mêmes faits, déjà bien connus? Pourquoi toutes ces répétitions? Tout cela aurait-il été fait sans dessein et sans but? Non, cela n'est pas possible. Il est manifeste, il est évident que celui qui a écrit la Genèse avait un intérêt particulier à revenir si souvent sur le même sujet et que ces souvenirs, pour nous de peu d'intérêt, avaient pour lui une importance capitale. Après une telle énumération, qui pourrait en disconvenir? Plus ces répétitions paraissent en soi inexplicables, plus il est clair qu'elles doivent avoir leur raison d'être dans les circonstances où elles ont été écrites; ce qui les justifie, c'est l'effet qu'elles devaient produire sur les lecteurs contemporains de Moïse.

Eh bien! Je le demande maintenant, à quelle époque

¹ Gen., xlix, 29-31.

² Gen., l, 12-13.

un historien a-t-il pu attacher tant de prix à rappeler que la terre de Chanaan avait été donnée aux Hébreux et que leurs ancêtres y avaient leur tombeau? A quel moment a-t-il pu sentir le besoin de répéter ainsi à tant de reprises aux enfants de Jacob que la Palestine était leur héritage et que Dieu leur en avait garanti la possession avec serment, à l'exclusion de tous les autres membres de leur famille? Est-ce à l'époque des rois, lorsque les Chananéens en étaient chassés depuis longtemps, lorsque les Ammonites et les Moabites, les Arabes et les Iduméens étaient fixés depuis des siècles à l'est et au sud de la Palestine et qu'ils étaient eux-mêmes paisibles possesseurs des deux rives du Jourdain? Est-ce à l'époque de la captivité, lorsque personne ne contestait qu'ils en eussent été les maîtres¹? Est-ce, en un mot, à une époque postérieure à la conquête de la Palestine et au temps de Josué?

Non, sans doute. Ce langage serait incompréhensible à ces époques de l'histoire du peuple de Dieu; il n'aurait alors ni sens ni portée. On ne plaide plus une cause, quand elle est gagnée. On ne fait valoir ses titres de propriété que lorsqu'on veut entrer en possession ou justifier son droit contre ceux qui le contestent; on ne rappelle avec tant d'insistance des promesses, que lors-

¹ On remarquera que, dans tout le Pentateuque, il n'y a pas la moindre allusion à une circonstance dont il eût été impossible de ne pas parler, si ce livre était du temps de la captivité ou postérieur, savoir que les Israélites avaient possédé la Palestine et qu'ils l'avaient perdue. Elle est toujours décrite comme n'ayant jamais appartenu de fait aux descendants de Jacob.

qu'on veut les faire exécuter. Il n'y a qu'un moment, un seul, où un écrivain hébreu ait pu parler comme parle l'auteur de la Genèse. Ce moment unique, c'est celui où il fallut déterminer la postérité de Jacob à quitter la terre d'Égypte, qu'elle devait si souvent regretter¹, et la décider à entreprendre la difficile conquête de la terre de Chanaan. Ce n'était point, encore une fois, une tâche aisée que de résoudre un peuple à tout risquer, afin de s'emparer d'un pays fort et puissant. Pour lui faire prendre cette résolution énergique, il fallait, en réveillant tous ses sentiments religieux et patriotiques, ranimer sa confiance et lui assurer la victoire. C'est pour obtenir ce résultat que l'écrivain sacré lui montre dans la terre de Chanaan la Terre Promise, lui prouve qu'elle lui appartient, qu'elle est son bien, sa propriété, que Dieu s'est engagé solennellement, par serment, à le mettre en possession de ce pays où il avait appelé ses pères et qu'il ne dépend que de lui de le conquérir et d'en devenir le maître. Alors tous ces détails, toutes ces répétitions s'expliquent et se justifient, le moindre de ces petits faits prend une importance réelle. Il n'est plus inutile ou insignifiant de rappeler qu'Abraham a acquis une caverne à Hébron, qu'Isaac a creusé des puits près de Bersabée, que Jacob a acheté un pré à Sichem, qu'il a voulu être enseveli en Palestine. Chacun de ces souvenirs est propre à allumer dans l'âme des Israélites le désir de reconquérir ce qui a appartenu à leurs pères, parce que les enfants aiment à rentrer en possession des

¹ Ex., XVI, 3; XVII, 3, etc.

biens de leurs ancêtres et y attachent un prix particulier. Il n'est pas moins à propos de les faire ressouvenir en toute occasion que les ossements de leurs aïeux sont ensevelis dans ce pays, à Makpelah, parce que tous les hommes se font un devoir sacré de garder leur tombeau de famille; et que les restes de Joseph sont encore là en Égypte, attendant qu'ils les emportent avec eux dans la Terre de Promission.

Ainsi autant le langage de la Genèse est inexplicable, inintelligible à toute autre époque qu'à celle de l'exode, autant il est clair, naturel, imposé en quelque sorte par les circonstances, au moment où il s'agit d'entreprendre la conquête de la Palestine et de décider le peuple d'Israël à supporter les fatigues et les dangers d'une guerre d'invasion. La Genèse n'a donc pu être écrite que du temps de l'exode, du temps de Moïse. Tout y est calculé pour exciter le désir d'entrer en possession de la Terre Promise, tout tend à ce but capital et final, qui était le but de Moïse. La Genèse, malgré l'intérêt universel et durable qu'elle a pour tous les temps, a été d'abord un écrit de circonstance, composé pour un temps et pour un peuple déterminés, et elle porte ainsi sa date, comme un discours adressé par un général d'armée à ses soldats au moment de leur entrée en campagne.

IV.

Authenticité des quatre derniers livres du Pentateuque prouvée par le but que s'est proposé leur auteur.

Quand Moïse a décidé Israël à sortir de l'Égypte, la première partie de sa mission est remplie, mais tout n'est pas fait encore. Il faut quitter effectivement la terre de Gessen et, lorsque ce grand pas sera accompli, il restera à exécuter, s'il est permis d'employer cette expression, la seconde partie du programme, non moins difficile que la première, c'est-à-dire la conquête de la Palestine. Le but de l'auteur des derniers livres du Pentateuque, supposé qu'ils aient été écrits par Moïse, doit donc être d'exciter les enfants de Jacob à achever l'œuvre commencée, de soutenir leur courage, d'animer leur confiance, en les faisant triompher de toutes les difficultés. De plus, il doit les préparer, en leur donnant une loi religieuse et civile, à devenir un peuple tel que devait être Israël, le peuple de Jéhovah, le peuple de Dieu. Un écrivain postérieur, racontant des faits déjà passés, ne saurait avoir eu ni les mêmes préoccupations, ni le même accent qu'un écrivain contemporain et surtout que Moïse, acteur principal dans cette révolution d'où dépendait tout l'avenir des Hébreux.

Nous pouvons donc reconnaître Moïse dans l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome aux mêmes signes que dans la Genèse. Il doit alléguer aux

Hébreux les mêmes motifs, en y joignant les motifs nouveaux que lui suggèrent les circonstances; il doit insister sur les marques particulières de protection que le Seigneur vient de leur prodiguer, afin de les faire persévérer dans la détermination qu'ils ont prise; la loi doit garder des traces du milieu où elle est donnée et du caractère de celui qui la donne; enfin le souvenir de l'Égypte doit être toujours présent à l'esprit de l'écrivain. Examinons si ce sont là réellement les traits qui distinguent les derniers livres du Pentateuque.

Ces livres renferment deux choses distinctes, des récits d'événements et des lois. Étudions successivement les uns et les autres.

§ I.

Caractère général des récits des quatre derniers livres du Pentateuque.

En premier lieu, les récits sont tels qu'a dû les raconter le libérateur des Hébreux, tels que lui seul a pu les écrire. A quoi se réduisent-ils en effet? A montrer les difficultés qu'a éprouvées Moïse pour maintenir les douze tribus dans le désert, les empêcher de retourner en Égypte, les déterminer à se rendre dans la terre de Chanaan. Il ne nous a rien dit sur des choses que nous aurions désiré savoir, par exemple, ce qu'avaient fait les Hébreux en Égypte depuis la mort de Joseph jusqu'au commencement de la persécution, tandis que maintenant des épisodes auxquels la postérité n'aurait guère pris garde, si elle avait eu à les raconter elle-même, sont présentés au contraire avec les proportions agrandies qu'ils ne pouvaient avoir qu'aux yeux des contemporains.

Que nous sommes loin du ton impassible, de la simplicité idyllique et souvent aussi de la grandeur austère des récits de la Genèse! Maintenant ce sont fréquemment des querelles de ménage, pour ainsi dire, qui nous sont racontées. Le peuple ne murmure pas une fois, sans que ce murmure ne soit enregistré. Ce qu'il y a de plus blessant, de plus piquant dans le langage des révoltés, est rapporté comme il peut l'être seulement

par celui qui en a senti toute la pointe. Israël ne nous est pas représenté par ses beaux côtés, comme l'aurait fait plus tard un admirateur de ses ancêtres racontant cette période épique de leur histoire; il nous est peint au contraire sous son mauvais aspect. Les origines de la nation juive ne sont pas embellies, à la manière, par exemple, de celles des Latins dans l'Énéide. Il en est des nations comme des conquérants : les contemporains qui souffrent de l'ambition ou de la tyrannie des grands princes voient surtout leurs défauts; les générations suivantes voient surtout leurs vertus. L'éloignement fait briller leur gloire dans tout son éclat; la proximité fait apparaître leurs taches dans toute leur laideur. Ceux qu'a écrasés le pied de fer d'un Nabuchodonosor ou d'un Alexandre ne sont guère tentés d'admirer leurs qualités brillantes; la postérité n'aperçoit plus que leur triomphe. D'un autre côté, ceux qui considèrent de près les hommes et les emploient, sont plus frappés encore de leurs vices que de leurs vertus; ils sentent vivement la résistance qu'on leur oppose. Plus tard ces détails s'effacent, les choes personnels, les froissements de la vie intime qu'on n'a pas ressentis soi-même sont oubliés et, au bout de quelques années, l'historien comme le peuple n'est plus frappé que des grands résultats obtenus.

Tel n'est pas le caractère du narrateur de l'Exode : il nous apparaît comme un homme qui a été intimement mêlé aux scènes qu'il décrit, qui a souffert de toutes les résistances du peuple, qui en souffre encore. Il n'idéalise point Israël, il nous le présente au contraire sous les

couleurs les plus repoussantes, comme un peuple à tête dure¹, toujours revêché, sans sentiments élevés. Ce fait mémorable de la sortie d'Égypte et du triomphe d'un peuple, brisant un joug pesant pour conquérir la liberté et l'indépendance; cette naissance d'une nation à la vie publique, qui aurait fourni à un écrivain postérieur l'occasion d'exalter l'héroïsme d'Israël, tous ces grands événements ne sont pas la glorification des Hébreux, ils en sont la condamnation et la honte. Israël n'a été arraché que malgré lui à l'esclavage, il a fallu que Moïse et Dieu lui-même brissent ses chaînes comme de vive force; pas un seul trait n'est à son honneur. Eh bien! pour parler ainsi de l'affranchissement des enfants de Jacob, pour l'avoir vu sous cet aspect et avec de tels yeux, il ne faut pas seulement en avoir été témoin, il faut en avoir été, pour ainsi dire, victime; il est nécessaire d'avoir souffert de l'ingratitude du peuple et d'avoir été révolté de sa conduite pour la peindre avec tant d'amertume et pour la voir toujours sous ce mauvais côté; ce tableau est assurément conforme à la vérité historique, mais un historien qui n'aurait pas été mêlé aux événements ne l'aurait jamais peint de la sorte.

Déjà, quand Israël est enserré entre l'armée du pharaon et la Mer rouge, il s'écrie : « N'y avait-il donc point de tombeaux en Égypte² pour que tu nous aies emmenés périr dans ce désert³? » Quelle amertume dans

¹ Ex., xxxii, 9; xxxiii, 3, 5, etc.

² On sait que l'Égypte était plus que tout autre pays la terre des tombeaux.

³ Ex., xiv, 11.

ces paroles ! Comme elles sont blessantes pour Moïse et aussi comme il a bien retenu le trait qui devait le toucher le plus au vif !

Quand les Égyptiens ont été engloutis dans la mer et que ce premier danger est passé, un autre non moins redoutable ne tarde pas à surgir, la famine. On est maintenant en plein désert ; les vivres qu'on a emportés durent quinze jours¹ ; au bout de ce temps, ils sont épuisés. Comment se procurer des provisions dans cette terre désolée et aride ? Le mécontentement éclate de nouveau. « Que ne sommes-nous morts de la main de Jéhovah, dans la terre d'Égypte, lorsque nous étions assis devant les marmites pleines de viande, lorsque nous pouvions manger du pain à satiété ? Pourquoi nous as-tu conduits dans ce désert pour y faire mourir tant de monde de faim ? » Bien souvent, ces murmures se renouvelleront et ils seront toujours rapportés d'une manière semblable.

Certes, un autre écrivain que Moïse aurait pu, sinon justifier le peuple, excuser du moins en partie sa faute. Israël n'avait-il pas quelque raison de s'effrayer de la démarche qu'il avait faite et ses regrets n'étaient-ils pas naturels ? Ne s'explique-t-on pas son découragement, quand la première effervescence fut tombée, lorsqu'il réfléchit, à tête reposée, aux conséquences de sa fuite et lorsque, aux prises avec la réalité, les dangers de sa situation, humainement parlant, s'offrirent à lui dans toute leur horreur ? Les Hébreux avaient quitté le cer-

¹ Ex., xvi, 1.

² Ex., xvi, 3.

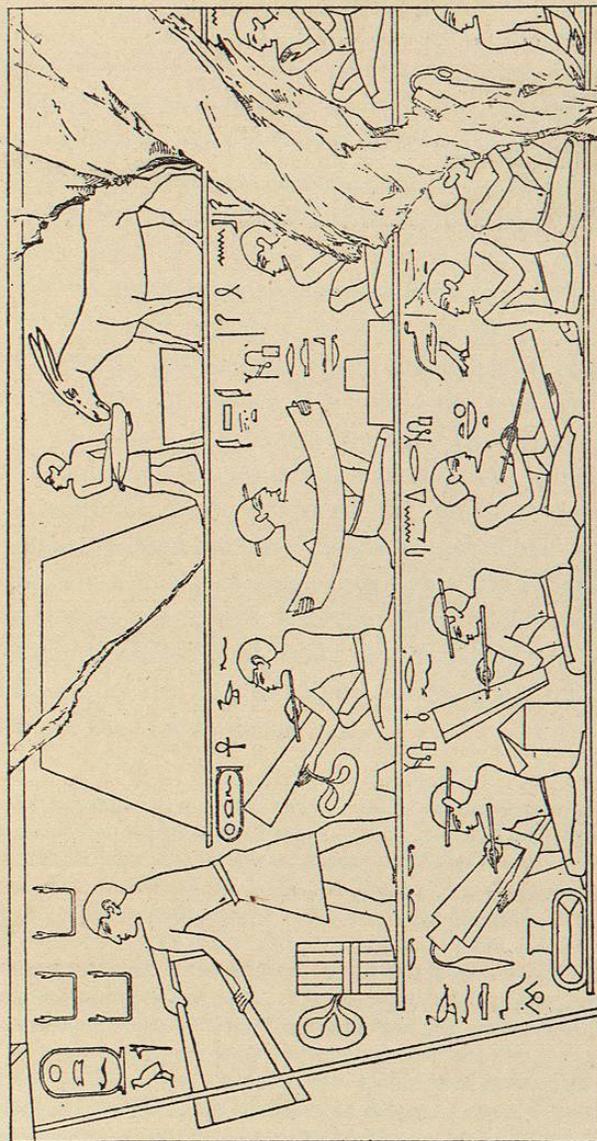
tain pour l'incertain ; ils avaient évité un petit mal pour un plus grand ; séduits par un vain mirage, ils avaient abandonné l'Égypte où ils étaient esclaves, il est vrai, mais où ils avaient du moins le pain de chaque jour et un abri, et, leurrés par l'espoir de conquérir une liberté illusoire, ils ne trouvaient que la famine et la mort. Sans vivres, sans ressources, presque sans armes, ils avaient formé le projet d'aller s'emparer de vive force d'une contrée presque inexpugnable. Aux yeux de la prudence humaine, n'avaient-ils pas agi en insensés ? On peut assurément faire valoir ces considérations à la décharge des Israélites. Moïse ne le fait pas ; il n'y a pas la moindre trace de ces excuses dans le Pentateuque. Toutes ces plaintes, tous ces murmures, dont l'écho se serait perdu dans l'éloignement ou dont un écrivain postérieur aurait du moins parlé à peine, s'ils ne nous avaient pas été racontés par celui qui en avait souffert, nous sont rapportés sans aucune atténuation et dans toute leur injustice. Ainsi la manière dont l'auteur du Pentateuque nous décrit, le cœur encore saignant, la résistance qu'il a rencontrée dans ceux qu'il voulait sauver, nous fait déjà reconnaître en lui Moïse, parce qu'aucun autre historien, venu après lui, n'aurait parlé d'Israël avec une si juste sévérité.

L'examen des autres récits contenus dans ce livre nous amène à tirer la même conclusion. Il n'y a pas un mot qui n'ait pour fin de déterminer les Israélites à pousser jusqu'au bout leur entreprise et à ne se laisser décourager par aucun obstacle, jusqu'à ce qu'ils soient maîtres de la Palestine.

Pour soutenir le peuple dans le désert, Moïse emploie le moyen qui lui avait si bien réussi en Égypte. Il décrit ce que Dieu a fait pour l'arracher au joug de ses oppresseurs; il compose des chants religieux et patriotiques, et ses récits répandus parmi la multitude, ses chants répétés en chœur par les jeunes vierges sont comme un breuvage capiteux qui les fortifie et les exalte.

Le libérateur des Hébreux, élevé à la cour des pharaons, avait reçu, comme nous dirions aujourd'hui, une éducation littéraire. Cette éducation seule pouvait suffire pour lui donner, indépendamment de l'inspiration divine, l'idée d'écrire le rituel lévitique, analogue aux livres sacerdotaux égyptiens, et l'histoire des événements qui s'accomplissaient sous ses yeux et où il était le principal acteur. Ramsès II, sous le règne duquel il avait grandi, était le prince qui s'était attaché avec le plus de soin à perpétuer la mémoire de ses exploits. On ne peut presque pas remuer une ruine en Égypte sans y retrouver le nom de ce monarque et le souvenir de ses guerres. Il avait fait graver à Karnak le poème où Pentaour chantait son triomphe sur les Khétas. Partout il rappelait aux yeux de ses sujets ses titres de gloire comme sa piété envers les dieux. Alors plus que jamais les Égyptiens étaient devenus un peuple de scribes¹, et par conséquent de lecteurs. Les Israélites, vivant au milieu d'eux, devaient avoir à peu près les mê-

¹ Voir Figure 48. Les scribes que nous reproduisons ici, avec leurs instruments à écrire, sont représentés sur un tombeau de l'ancien Empire, de la 14^e dynastie. Lepsius, *Denkmäler*, Abth. II, t. III, Blatt 9 (Pyramiden von Giseh. Grab 75, Ostwand).



48. — Scribes égyptiens.

mes habitudes et les mêmes goûts; ils voyaient les inscriptions des pharaons sur les murs des temples, avec les trophées de leurs victoires; ils entendaient les poètes chanter leurs louanges et leurs hauts faits; les papyrus, traitant de toute espèce de sujets, circulaient dans leurs mains. Comment Moïse n'aurait-il pas fait ce que faisaient les pharaons pour éterniser leurs exploits? Comment n'aurait-il pas mis à profit de tels usages, si propres à servir ses desseins, pour enflammer le courage de ses frères, perpétuer le souvenir des faits merveilleux de l'exode, et arriver à son but? La difficulté d'écrire et de répandre les écrits, dont on faisait une objection autrefois, quand on ignorait les habitudes de cette époque, ne peut plus être alléguée aujourd'hui. Ce qui était, il y a quelques années, une objection est devenu maintenant une preuve. L'Égypte mieux connue porte à croire que Moïse a dû composer l'histoire de la sortie d'Égypte, et rien de plus naturel à cette époque que l'ordre que Dieu lui en donne¹.

¹ Hengstenberg, en 1836, était obligé de consacrer près de cent pages de son *Authentic des Pentateuches*, t. II, p. 415-502, à prouver que l'art d'écrire était connu à l'époque de Moïse. Il est maintenant tout à fait certain que l'usage de l'écriture était extrêmement ancien et fort répandu en Égypte. « Il fut un temps, Monsieur, écrivait à M. de Rougé le 14 mars 1850 M. Mariette, où l'on pensait assez généralement que les architectes qui ont bâti la grande pyramide ne savaient ni lire ni écrire, et, si je me rappelle bien, le collègue m'a nourri dans l'idée qu'alors l'écriture n'était pas inventée. Aujourd'hui nous savons, par la pyramide elle-même, que l'on écrivait du temps de Chéops, et les statues des sphinx vont maintenant nous apprendre que ces temps si voisins du déluge, accusés d'ignorance, ont connu un art avancé. » *Revue archéologique*, juillet 1860, p. 19. Le